

ADRESSE DE L'AURORE A SES ABONNÉS.

Amis, revoyons-nous, que ce jour nous rassemble,
Si nous ne rions pas, nous pleurerons ensemble !
Ce jour d'épanchement que nos yeux chérissaient,
Où tout parlait d'amour, les amans s'avouaient,
Où les parens joyeux bénissaient leur famille,
Quand tombés à genoux le fils avec la fille
Juraient à leur papa leur amour enfantin
Heureux d'être bénis de sa si tendre main,
Ce jour où tout chantait : VIVE LA GUIGNOLÉE,
Où l'on ne parlait plus de l'époque éroulée,
Il nous sourit encor sous nos sombres frimas ;
Comme l'aimable été l'hiver a ses appas.
La gente volatile a fui de nos campagnes,
La neige a tout blanchi le sommet des montagnes,
L'inconstante nature a changé de manteau,
Mais ce monde, après tout, voyez comme il est beau !
Cette scène qui change a pris une autre vie :
Sous cette robe blanche où la coquetterie
Sait cacher à nature un monde de plaisirs,
Je trouverai de quoi combler tous vos desirs :
Les amours dans un bal volent avec les grâces
Et des groupes joyeux s'élançant sur leurs traces ;
C'est Bacchus qui plus loin fait des libations,
Cupidon qui reçoit des adorations.
Puis venez par ici voir sourire Hyménéé
De bonheur du retour d'une nouvelle année,
D'un regard d'allégresse élevé jusqu'au ciel
Le bénir mille fois de sa lune de miel !
Le pauvre, lui, tout seul, demi-mort sur la route,
S'arrête sur le seuil, timidement écoute :
Quo comprend-il, hélas ! à ces joyeux festins ?
Ah ! ne lui laissez pas maudire ses noirs destins !
Il est père, mon Dieu ! de quelques pauvres anges
Qui périssent de froid, parce qu'ils n'ont pas de langes,
Peut-être, hélas ! peut-être est-ce un pauvre orphelin
En quête d'un abri, puis qui n'a pas de pain !
Ou la veuve sans git qui vient verser ses larmes
Et qui contre le sort n'a que ces faibles armes ;
Qui de vous les a vos grelottans au chemin,
Demi-nuds, éplorés et se mourant de faim !.....
Votre banquet maudit, ces poisons délectables
Qui surchargent tantôt vos somptueuses tables,
Ces ébats si joyeux sous vos lambris dorés
Leur présence soudain les eut empoisonnés !
Vous avez aimé mieux isoler votre ivresse
Et vider d'un bon vin la coupe enchanteresse
Loin de ceux qui mouraient et de faim et de froid !
Mais il reste là-haut un Etre qui vous voit !
Ceux-là sont mes amis, ils sont aussi vos frères
Quand arriveront-ils à vos âmes altières ?....
Que parler de plaisirs, quand je n'ai que des pleurs,
Quand je te vois, hélas ! pauvre être qui te meurs,
Sans secours, sans abri, promener ta misère
Sans que personne à peine écoute ta prière ?
Amis, bien loin, là bas, sur un sol étranger
Écoutez avec moi des vôtres soupire ;
Leurs cœurs et leurs regards vers la terre promise
Se tournent chaque jour : votre bourse s'épuise
Et le malheur les tient enchaînés dans les fers ;
Concitoyens, pardon ! mais par delà les Mers
Ils ont languï longtems si loin de leur patrie :
Ah ! j'entends votre voix, vous leur rendez la vie !...
Ils reverront encor ce berceau de leurs jours,
Ils laisseront ce sol de leurs premiers amours,
Et serrant sur leur cœur votre main bienfaisante
Changeront en bonheur une larme cuisante !

Laissez-moi vous bénir dans ce premier transport,
Ensemble nous courrons les embrasser au port !
Mais de quel ail, hélas ! cette chère patrie,
Où chacun d'eux encor vient rechercher la vie,
Pourra-t-il la revoir ? A-t-elle un avenir ?
Ne peut-on sur ce sol que trembler et gémir ?
Chaque jour se succède au milieu des allarmes,
Nous n'épanchons jamais que de civiques larmes,
Chaque an nouveau qui naît porte un signe de deuil
Et le front soucieux chacun franchit son seuil :
Quand donc se fixeront, mon Dieu ! nos espérances ?
Quand hériterons-nous de pures jouissances ?
Quand pourrons-nous enfin nous confier au sort ?
Quand ce peuple bercé touchera-t-il au port ?

J. G. BARTHE.

DES INSTITUTIONS ET DES BIENFAITS DES COUVENS.

... Sous le rapport de l'économie politique les couvens sont les colonnes les plus solides de l'édifice social. Plus un peuple est corrompu par la soif de l'or et par le luxe, plus il lui est utile de renfermer un grand nombre d'hommes vivant de peu : alors évidemment, il est impossible que tous les citoyens fassent de grandes dépenses. Il faut donc qu'il y ait des états où la superfluité et le luxe soient retranchés, et où l'on vive avec frugalité. Or, il en coûte beaucoup moins pour entretenir vingt ou trente hommes vivant ensemble, que si on les séparait en trois ou quatre ménages ?...

Autre vérité trop inaperçue, la société reçoit des couvens les bienfaits temporels et moraux les plus multipliés et les plus divers. Exercer l'hospitalité, servir les pauvres et les malades dans les hôpitaux et les maisons de correction, soigner les vieillards et les orphelins dans les asiles qui leur sont destinés, cultiver les arts, les sciences et les lettres, enseigner la jeunesse, seconder les pasteurs des villes et des campagnes dans les fonctions du ministère évangélique, faire des missions, racheter les captifs, etc, etc ; voilà la destination des communautés religieuses. Ce sont ces actes de bienfaisance qu'elles accomplissent dans tous les tems en Suisse avec un dévouement admirable. On parle de philanthropie, et d'où vient qu'on ne rencontre pas de pareilles œuvres dans la belle antiquité, pourtant si sensible ! Les religieux ne fissent-ils que prier et invoquer les bénédictions du ciel sur leurs concitoyens, on leur devrait déjà une juste reconnaissance. Voyez-les, par leurs prières perpétuelles, ils ne cessent de heurter à la porte des cieux ! Quand, pendant le jour, tout est fracas et tumulte sur la scène du monde, les habitans du cloître se livrent à un travail pénible dans un recueillement profond, et quand, sur la terre, l'éloignement du jour a tout fait rentrer dans le repos, ils rompent par leurs cantiques le long silence des nuits ! Dieu des chrétiens, quelles choses admirables n'as-tu point faites dans les quatre parties du monde, la religion a distribué ses milices et placé ses vedettes pour l'humanité ! Sur les débris de Thèbes et de Memphis, le moine copte cherche l'Européen égaré ; c'est là que, le sauvant de l'Arabe, il l'enlève dans sa tour, et qu'il arrache le voyageur au yatagan du Bédouin. Le moine maronite appelle, par le claquement de deux planches suspendues à un arbre, l'étranger que la nuit a surpris dans les précipices du Liban. Le religieux d'Abyssinie vous attend dans les bois au milieu des tigres ; celui d'Amérique veille à votre conservation dans les immenses forêts de ce nouveau continent. Et pour en venir à l'Helvétie, le voyageur des Alpes n'est qu'au milieu de sa course, la nuit approche, les neiges tombent. Seul, égaré, tremblant, encore quelques pas, et il sera perdu sans retour. Mais n'est-ce pas le son d'une cloche qui frappe son oreille à travers la tempête ? Oui, ce sont des sons réels, non point ceux du glas de la mort, mais ceux d'une hospitalité vivifiante ! Un autre bruit se fait entendre ; un chien jappe sur les neiges, il approche, il arrive, il hurle de joie : un solitaire le suit, et l'homme qui allait périr est sauvé.

A qui doit-on le défrichement des terres incultes, marécageuses et couvertes de forêts de la Germanie et de la Suisse, n'est-ce pas aux moines ? Des villes et des bourgades s'élèvent à côté et sous les murs des monastères, et plusieurs d'entre elles portent encore le nom des fondateurs de ceux-là ! Ces maisons furent, au moyen-âge, les seuls hôpitaux et les seules ressources contre la misère publique pour les malheureux serfs. De nos jours encore, la religion a confié le soin des maladies humaines à cette multitude de religieux et de religieuses dévoués au service des hôpitaux : tous autres, elle a